

BUDA-PEST où les cafés sont clos et les tziganes muets

A U plein cœur de Paris, la rue est cependant paisible et comme séparée de la vie. Elle semble ne venir de nulle part, n'aller nulle part. Les bruits de la ville y parviennent assourdis, feutrés, l'oasis de paix semble y avoir été ménagée pour les vrais amants de la capitale, ceux qui l'aiment pour elle-même et pour eux-mêmes. Je poussai la porte, descendis deux marches, une bouffée de musique hongroise m'accueillit, et je m'installai au bar. Que boire d'autre ici que le Tokay ? J'en demandai, certain d'ailleurs que les bouteilles n'en venaient plus des côtes de Hongrie, mais de notre Alsace, qui donne un vin à peu près semblable, lequel a pris jusqu'au nom de l'original.

La salle, petite, était comble : la seule table libre venait d'être occupée. Était-ce un jeu de mon imagination trop fertile : la femme qui s'y asseyait, accompagnée d'un avocat parisien connu, portait un grand chapeau plat garni de fleurs qui évoquait beaucoup mieux l'époque 1914 que la nôtre. Le violoniste tzigane s'était approché de la table, et, penché presque à l'oreille des dîneurs, reprenait le refrain de Strauss. Tandis qu'il allait vers la table voisine, qu'occupaient trois gros hommes à cigares, dont l'un vêtu en clergyman, je me retournai vers le barman : c'était bien lui que j'avais connu il y a quelque quinze ans, dans un autre café hongrois de Paris. Je lui en fis la remarque et lui demandai ce qu'entre temps il était devenu. « Je suis retourné là-bas... et je me suis fiancé. — Fiancé ? Pourquoi pas marié ? — Pas eu le temps. — Mais votre fiancée viendra vous rejoindre. — Oh ! Monsieur ! Ce n'est plus possible ». Le regard de l'homme s'était embrumé d'un

songe souriant. « Alors pourquoi ou plutôt, inconsciemment, voulais-je le pousser à parler plus ? C'est ce qui fut. Peut-être pas un grand mal, mais un signe. Vous ne savez pas, Monsieur, ce que c'est chez nous que le café, et ce que c'est que la musique ».

La mort des cafés de Buda-Pest

De temps à autre, frottant un coin du comptoir, il parla longtemps. « Il n'y a plus de cafés, Monsieur, parce que la défiance et la suspicion sont partout, parce que le voile de la mort s'est abattu sur mon pays. Le café, chez nous, c'est une famille, une intimité. C'est le baromètre de la vie. Avez-vous entendu parler de Pilvax, à Bude ? » J'avouai mon ignorance. « C'est au Pilvax que le grand poète de la renaissance magyare, Alexandre Petöfi, vers 1848, se rencontrait avec les chefs de la conspiration de la jeunesse contre la Cour de Vienne. C'est au Pilvax

que naquirent les grandes idées de liberté et d'indépendance nationales-vous parti ? » Il hésita un instant, puis, poussant vers moi le

par

Robert RICHARD

cendrier en guise de contenance : « Il n'y a plus de cafés à Bude, Monsieur ». J'esquissai un rire : « S'il n'y a que ce mal là, il n'est pas grand ». Avais-je été maladroit, naïf... Aujourd'hui, Monsieur, tous les maîtres d'hôtel sont obligés de faire partie de la police, alors il n'y a plus personne dans les cafés : on ne peut plus y parler ».

L'orchestre ne cessait pas : l'homme parlait sombrement et bas, jetant de temps à autre vers la salle un regard inquiet en même temps qu'ironique, comme si l'un de ces maîtres d'hôtel-policiers avait pu l'écouter. Parfois, il me fallait me pencher pour l'entendre. Le violoniste allait toujours de table en table, le smoking commençait de manifester sa fatigue ; immuables, impassibles, les violoncelles reprenaient les refrains. Puis vint l'instant plein de dignité où le cymbalum se déchaîna : les marteaux volaient sur les cordes métalliques ; porté par son jeu, le joueur quittait son tabouret, penché tout entier sur l'instrument,

les autres musiciens ne le quittaient pas des yeux, enfin ils reprenaient le rythme avec lui, l'ensemble était fascinant d'unité.

Et la fin des Tziganes

« Il y a autre chose, reprit l'homme, c'est que les tziganes sont en train de mourir : le nouveau gouvernement est décidé à les faire disparaître... La musique, pour le tzigane, c'est sa vie. Dès quatre, cinq ans, les petits tziganes ont un violon entre les mains : le violon grandit avec l'enfant. On ne sait pas ici ce que c'est qu'un orchestre tzigane ». Je protestai, invoquant ceux que j'avais connus, en particulier l'un d'eux où quelques huit ou dix enfants... « Alors, s'il y avait des petits, avec leurs petits violons, c'étaient vraiment des tziganes. Les tziganes n'aiment pas jouer de la musique toute faite, écrite. Ils aiment jouer ce qui leur passe par la tête, ils improvisent. La musique tzigane, c'est la joie parce que c'est le cœur qui parle, parce que c'est la liberté ; un tzigane sait tout dire avec son violon... Voilà ce qui ne peut plus être, là-bas... ».

Alors, derrière le comptoir, l'homme évoqua les jours de fête à la campagne, le village entier chantant, jouant et dansant. « Un village en fête avec des tziganes, je ne peux pas vous dire ce que c'est, Monsieur, c'est... enfin, c'est un village... L'étranger qui passe, ou bien il entre dans le jeu, et on l'accueille, ou bien il se sent de trop, et il s'en va... Alors, il y a des gens qui doivent se sentir de trop, et ils ne doivent pas aimer que les villages chantent ainsi... Et puis, il y a les jours de tristesse : la musique tzigane sait chanter aussi le deuil et la pensée, et cela non plus n'est pas permis... ».

« Buda-Pest, c'était aussi un grand village. Il y avait de la musique partout. C'est fini : tous les grands cafés sont fermés : le Japon et le Baron, le Mien et le New-York, le Feszek et le Balaton, le West-End et le Deak, tout cela est mort. Et la misère s'est abattue sur le « Jozsefvaros », le quartier tzigane de la capitale... ».

« Vous avez entendu la marche

de Rakoczy ? Ne croyez pas qu'elle doive beaucoup au génie de Debussy ou à celui de Liszt. Elle doit tout à la tzigane qui l'a écrite pour le prince Rakoczy, Pama Czinka ».

« Vous voyez, que c'est tout de même un mal, un vrai mal, que les cafés soient fermés à Buda-pest, et vous voyez ce que cela signifie : la fin de notre liberté, de notre joie, de notre liberté de chanter, de dire ce que nous avons dans le cœur ».

L'orchestre jouait toujours : il me semblait que le dos du violoncelliste et celui de la contrebasse s'étaient courbés un peu plus, qu'il y avait plus de rage folle dans les mains du cymbalum, plus de tristesse dans la manière dont le violoniste se détournait du petit châtelet où, en quittant la salle, les dîneurs posaient leur obole.

Le verre de tokay était vide depuis longtemps, il n'en viendrait plus de sitôt des vignes hongroises, je hasardai : « Et votre fiancée ? — Je n'en ai plus jamais eu de nouvelles. Je ne cherche pas : cela peut être dangereux pour elle ». Il fallait partir. Je retrouvai la rue calme ; tout près d'ici, à un jet de pierre, Camille Desmoulin avait harangué les foules. Et les cafés du Palais-Royal avaient, eux aussi, connu les discussions et les complots à ciel ouvert. Qu'il faisait triste ce soir-là dans le Palais-Royal désert !

Rentré chez moi, j'atteignis les livres que je possède sur la Hongrie : cette église de Zsambek au toit pointu, je la vois aussi bien entre Dijon et Poitiers ; cette abside de Gyulafehervar, comme elle évoque Ambert ou Le Puy ! Cette petite porte d'Esztergom, mais c'est Arles ou Saint-Gilles du Gard ; ce chapiteau, c'est Moissac ! Pecs, c'est Vézelay. Le château d'Esterhaza est un petit Versailles... Ainsi nous répondions-nous, de Paris à Bude, au temps de Cluny ou de Mansart. Jean de Saint-Dié bâtissait près du Danube, et Paris était plein d'écoliers hongrois... Aujourd'hui, le dialogue est rompu, et même sur sa terre, le Hongrois ne peut plus être lui-même. Ainsi vont les Démocraties Populaires.